Scudéry, Madeline de
Portrait de Éléazar de
Chandeville

PQ
1735
C68Z84

PORTRAIT

DE

ÉLÉAZAR DE CHANDEVILLE

NEVEU DE MALHERBE

TIRÉ

DU *CYRUS* DE Mlle DE SCUDÉRY

CAEN

LE GOST-CLÉRISSE, ÉDITEUR

RUE ÉCUYÈRE, 36

1858

PORTRAIT

DE

ÉLÉAZAR DE CHANDEVILLE

PORTRAIT

DE

ÉLÉAZAR DE CHANDEVILLE

NEVEU DE MALHERBE

TIRÉ

DU *CYRUS* DE Mlle DE SCUDÉRY

CAEN

IMPRIMERIE DE BUHOUR

RUE FROIDE, 9

1858

PQ
1735
C68Z84

853494

A

F. DU BREIL DE MARZAN

CET OPUSCULE

EST DÉDIÉ

PAR CELUI QUI ADMIRE LE PLUS SON TALENT

ET APPRÉCIE LE PLUS SON AMITIÉ

Ce fut, comme on sait, la coutume au XVIIe siècle de mettre en roman les grandes aventures contemporaines et les personnages célèbres qu'on n'aurait pas osé peindre en les éclairant de leurs noms. C'est là ce qui fit le prodigieux succès de la *Clélie* et du *Cyrus*, où Mlle de Scudéry avait retracé les aventures héroïques et galantes de la haute société de son temps. « Il y a sans doute, dans le *Grand Cyrus*, dit M. V. Cousin, bien des fictions qui sont l'ouvrage de la libre et féconde imagination de l'auteur; mais il s'y rencontre plus d'un événement emprunté à l'histoire, et les

principaux acteurs de ce long drame étaient des personnages contemporains (1). »

Nous avons trouvé dans le *Cyrus* (2) le portrait d'un poëte normand qui appartient à Caen, et que nous avons reconnu en vertu de cet instinct dont nous sommes sûr, et qui devine ce qui intéresse ou ce qui honore la patrie. C'est le portrait d'Eléazar de Sarcilly, neveu de Malherbe. Voici l'article trop oublié que lui a consacré Huet dans ses *Origines* :

« *Chandeville* s'appelloit *Eléazar de Sarcilly*. Il naquit le 24 Mars, en l'année 1611, » à Brucourt, terre de son pere, proche de » Caen. Sa mere étoit de la famille du Poëte » Malherbe. Il fit ses études de Rhetorique » sous Antoine Halley, Professeur Royal de

(1) On ne saurait guère songer aujourd'hui à des réimpressions complètes du *Cyrus* et de la *Clélie ;* mais les Portraits, publiés avec des notes, offriraient un très-grand intérêt pour l'histoire littéraire et celle de la société au XVII[illegible] siècle.

(2) S[illegible] lie, pag. 283-285.

» l'Université de Caen. Il étoit parent de
» Mr de Grancé, et il n'avoit que seize ans,
» lorsque Madame de Grancé, mere du der-
» nier Archevêque de Roüen, le mena à Paris,
» et le produisit dans le grand monde. Son
» esprit y fut fort goûté. Il avoit un rare talent
» pour la Poësie Françoise. On a imprimé un
» petit Recueïl de ses vers, où l'on remarque
» un génie heureux, noble, élégant, délicat.
» La plûpart sont vers d'amour, dont quelques
» uns sont pour Madame de Rambures, et pour
» Isabelle de Bourgueville, fille d'honneur de
» Henriette Reine d'Angleterre, arriere petite
» fille de Mr de Bras, qui fut sa première incli-
» nation. Il s'attacha au Cardinal de la Valette.
» L'usage de la Cour, l'étude et la maturité de
» l'âge faisoient espérer de luy quelque chose
» de grand, mais une mort avancée le ravit à
» la France, à l'âge de 22 ans, en l'année
» 1633. Il mourut à Paris d'une fievre conti-
» nuë. Il fut enterré à Saint Germain l'Auxer-
» rois. Il supprima ses vers en mourant, et

» aucuns n'en seroient échappez, sans Mr de
» Scudery, qui prit soin de les ramasser, et de
» publier ce qui nous en reste. »

Il n'est pas surprenant que Mlle de Scudéry ait placé dans le *Cyrus* le portrait d'Eléazar de Sarcilly. Sans parler du rôle brillant que ce jeune poëte joua un instant à la Cour et dans le monde, il fut très-lié avec son frère, à elle, qu'il nomme LE PLUS INTIME DE SES AMIS, dans la préface qu'il écrivit pour le *Trompeur Puni*. Après sa mort, ce fut Scudéry, comme on vient de le voir, qui recueillit et publia ses poésies. Il les a fait précéder d'un sonnet d'une pompeuse médiocrité sur la mort de Chandeville, et de quatre vers pour mettre sous son portrait. C'est lui aussi, sans aucun doute, qui a écrit l'avertissement en prose, placé en tête du volume. On le reconnaît à ce ton de suffisance dont il ne peut jamais se dépouiller.

« L'IMPRIMEUR AU LECTEUR.

» Le hazard m'ayant mis dans les mains les
» Vers de feu Monsieur de Chandeville, et
» sçachant combien d'estime avoit leur Au-
» theur parmy toutes les personnes de la Cour,
» j'ay cru que ce n'estoit pas faire un desa-
» greable present au Public, que de luy don-
» ner les ouvrages d'un gentilhomme si plein
» de merite. Bien que la mort nous l'ait ravy
» à sa vingtiesme année, et qu'une si courte
» vie semble ne luy avoir pas permis d'y faire
» ses derniers efforts, je m'assure pourtant,
» qu'à la beauté du stile, qu'à la cadence du
» vers, et qu'à la force de l'imagination, tu le
» croiras ce qu'il estoit, je veux dire digne
» Neveu du grand Malherbe. Lis et juge ! »

Les *Diverses Poésies de feu Monsieur de Chandeville* parurent en 1639, chez Augustin Courbé. Elles forment un petit volume in-4°

de seize feuillets, extrêmement rare. Nous ne les connaissons que par une copie manuscrite (peu exacte peut-être), faite sur l'exemplaire de la Bibliothèque Impériale. Quant au genre, c'est la poésie, pleine de recherche et de concetti, d'entre Malherbe et Corneille. On en pourra juger par ces vers qui terminent la première élégie :

Fermez-vous donc, mes yeux, l'excès de mon martyre
Sera cru, si la mort m'empêche de le dire ;
Ma plainte est inutile et vos pleurs superflus,
On verra mon amour quand vous ne verrez plus !

Les défauts de Chandeville sont ceux de son temps. Huet lui trouve un rare talent. « Il faisoit des vers si beaux, si touchants et si passionnés, dit Mlle de Scudéry, qu'il étoit aisé de voir qu'il n'avoit pas l'âme indifférente ; et ceux du grand Therpandre son oncle (Malherbe), qui a tant eu de réputation, n'étoient pas plus beaux que les siens. » Nous aussi, nous croyons

qu'il avait reçu cette flamme qu'il faudra toujours appeler le *feu sacré*. Dans les Stances que nous citons à la fin de ce petit recueil, quel que soit le mérite de l'ensemble, il y a plusieurs vers qui révèlent le vrai poëte. Tels sont ceux-ci :

La mer où je m'embarque est sujette aux orages,
Mais aux cœurs généreux de si fameux naufrages
Sont plus doux que le port !

Et surtout ce dernier trait :

Elle hait son empire et *fait sentir la foudre*
A qui veut l'adorer !

Que ce soit Eléazar de Chandeville que Mlle de Scudéry ait peint sous le nom de Phérécide, le doute à cet égard ne nous semble pas même possible. Il existe à la bibliothèque de l'Arsenal une clef du *Cyrus* que nous aurions cependant désiré faire consulter ; mais nous n'avons pu y parvenir. Au reste, M. Cousin, qui a publié dans le *Journal des Savants*

(avril et octobre 1857), deux premiers articles sur cette clef, doit la reproduire à la fin de son travail. Nous l'attendons avec curiosité, quoiqu'elle ne puisse rien changer à notre opinion. Seulement nous regrettons de ne pas savoir qu'elle est *Elise*, « cette merveilleuse personne » dont *Phérécide* est représenté comme un des amis, et dans l'histoire de laquelle se trouve le remarquable portrait qu'on va lire.

Le P. Martin nous apprend, dans son *Athenæ Normannorum*, que le seul portrait peint qui existât d'Eléazar de Sarcilly se voyait dans la bibliothèque des Cordeliers : « *Icon in bibliotheca FF. Minorum Cadomensium exhibetur, neque alibi.* »

On trouve dans la Généalogie de la famille de Picquot, par M. Dufeugray, ancien préfet, une longue note sur la famille de Sarcilly. M. Dufeugray, qui était allié à cette famille, songeait à donner une réimpression à petit nombre des poésies de Chandeville; mais la mort l'a empêché de réaliser ce projet pour

lequel il avait réclamé notre concours. Nous avons voulu du moins publier un document curieux, qui sera utile à ceux qui seraient tentés un jour de remettre en lumière la figure intéressante d'un poëte qui, sans aucun doute, aurait ajouté une illustration de plus aux illustrations littéraires de la ville de Caen, si Dieu lui eût accordé ce qu'il ne doit à personne, pas même au génie, — le temps !

G.-S. TREBUTIEN.

Bibliothèque de Caen, 2 février 1858.

PORTRAIT

DE

ÉLÉAZAR DE CHANDEVILLE

SOUS

LE NOM DE PHÉRÉCIDE.

APRES cela, Madame, il faut que je vous demande la grâce de souffrir que je vous fasse encore deux Portraits : le premier sera d'un homme de vingt-deux ans, appellé Phereci-

de, qui mourut il y a quelque temps : et qui en cet âge-là, a eu la gloire d'avoir pour amis, tout ce que la Phénicie (1) a de plus illustre. Et l'autre sera du fameux Aristhée : car encore qu'il soit à Sardis, je suis assuré qu'on ne peut pas l'y connoistre particulierement. Mais pour revenir à Pherecide, il faut que vous sçachiez qu'il estoit non seulement d'une taille avantageuse, mais encore extremement beau : mais d'une beauté de son Sexe, qui n'avoit rien que de Grand et de Noble. Il avoit pourtant le teint delicat ; les yeux bleus et fins ; le tour du visage agréa-

(1) La France.

ble : mais avec tout cela, il n'avoit rien qui ressemblast à la beauté des Femmes. Au contraire, sa mine estoit haute : et quoy qu'il eust une douceur inconcevable dans l'air du visage, il y avoit pourtant je ne sçay quelle fierté douce, qui lui donnoit une espece d'audace respectueuse, qui le rendoit plus aimable. Au reste, il avoit la plus belle teste du monde : car ses cheveux faisoient mille anneaux sans artifice, et estoient du plus beau brun qu'il estoit possible de voir. Pherecide estant donc tel que je viens de vous le representer : c'est à dire ayant tout l'agréement de la beauté et tout l'enjoüement de

la jeunesse, n'en avoit pourtant ny le decontenancement, ny la timidité, ny la trop grande hardiesse, ny l'inconsideration : et l'on eust dit qu'il estoit venu au monde en sçachant le monde, tant il agissoit sagement et galamment tout ensemble. Le son de sa voix estoit infiniment aimable : et il avoit cet avantage d'avoir en toutes ses actions un agréement inexplicable, que la seule Nature peut donner. Au reste, il avoit l'ame si noble, les inclinations si belles, le cœur si tendre pour ses Amis, et si remply de zele et de chaleur pour eux, qu'il en meritoit beaucoup de loüange. De plus, il avoit naturellement l'esprit

fort éclairé ; et il faisoit des Vers si beaux, si touchans et si passionnez, qu'il estoit aisé de voir qu'il n'avoit pas l'ame indifferente : et ceux du Grand Therpandre son Oncle (1), qui a tant eu de reputation, n'estoient pas plus beaux que les siens. Aussi suis je persuadé que jamais personne n'a eu le cœur si tendre à l'amitié, ny si ardent à l'amour de (que) Pherecide : car pour l'ordinaire, ceux qui ont cette passion fort vive, ont une amitié plus moderée : et au contraire, ceux qui sont capables d'une amitié fort ardente, ne le sont pas si souvent d'une fort violente amour.

(1) Malherbe.

Mais pour Pherecide, il aimoit ses Maîtresses et ses Amis avec des ardeurs demesurées, qui ne se destruisoient point les unes et les autres dans son cœur. Au reste il avoit un talent particulier, dans les heures de son enjoüement, qui estoit de contrefaire si admirablement et si plaisamment tout ensemble tous ceux qu'il vouloit representer, qu'il devenoit presques ce qu'estoient ceux qu'il imitoit. Mais pour avoir ce plaisir là, il faloit estre au Palais de Cleomire (1) ou chez Elise : et y estre mesme en petite compagnie. De plus, jamais homme n'a esté si propre que

(1) La duchesse de Rambouillet.

Pherecide à une veritable galanterie, et mesme à une feinte passion : ny n'a sçeu soûpirer plus à propos, ny d'une maniere plus propre à faire écouter ses soûpirs sans colere. Car il avoit si bien sçeu trouver l'Art de faire un mélange de respect et de hardiesse, en sa façon d'agir avec celles qu'il aimoit effectivement, ou qu'il feignoit d'aimer, qu'il n'estoit pas aisé qu'il fust mal-traité. Enfin, Madame, je pense pouvoir dire qu'il n'estoit pas possible de trouver un plus aimable Galand que celui-là, ny un plus agréable Amy ; et je pense pouvoir assurer que s'il eust vécu plus long-temps, il eust été un aussi

honneste homme (1) qu'il y en ait jamais eu en Phénicie. Mais la mort le ravit à tous ses amis à l'âge que je vous ai dit : ayant eu la gloire d'estre pleuré par les plus beaux yeux du monde et par les plus illustres Personnes de toute nostre Cour.

(1) On entendait alors par *honnête homme*, l'homme du monde accompli.

NOTE.

Tel est le portrait de Mlle de Scudéry, et l'on avouera que cette large touche, qui n'appuie pas comme la peinture moderne, folle de tout ce qui individualise, n'importe à quel prix, le modèle, a de la grandeur et en donne à l'objet qu'elle peint. Phérécide, ou plutôt Eléazar de Sarcilly, a six pieds de taille et de chapeau à plume en cette toile. Les avait-il?... Pour le chapeau à plume, peut-être; mais de réalité, — de caractère ou d'esprit, — les avait-il? Voilà la question... Il avait quelque chose pourtant. Les vers qui suivent, — et les vers, ce style concentré, sont encore bien plus l'homme que la prose, — ont assez la *mine haute*, la *fierté douce*, l'*audace respectueuse* dont parle Mlle de Scudéry; mais ils les ont, animés d'un feu de passion désespérée qui les idéalise encore! Ces vers nous semblent

vraiment beaux. C'est le prélude d'une lyre plus fière que fera vibrer tout à l'heure une autre main normande. Quand on les lit, on s'imagine à plusieurs endroits que devait ainsi parler pour la première fois le vieux Corneille, en son adolescence, quand toutes ses plumes d'aigle n'étaient pas poussées.

STANCES.

Que mon audace est insensée,
D'avoir élevé ma pensée,
Au plus divin objet qu'adorent les mortels !
Qui luy donne des vœux, est coupable d'un crime :
Et son merite est tel qu'il n'est point de victime
Digne de ses autels.

Ma perte n'est que trop certaine :
Et mon entreprise hautaine
Me prepare un chemin, qui conduit à la mort :
La Mer où je m'embarque, est subjecte aux orages ;
Mais aux cœurs genereux, de si fameux nauffrages
Sont plus doux que le port.

Aussi tost que je vy Silvie
L'esperance me fut ravie,
D'esmouvoir a pitié son cœur imperieux :
Car ce puissant objet de grandeur et de gloire
Fit voir que son esprit rejectoit la victoire
Qu'emporterent ses yeux,

Mais les chaisnes qu'elle mesprise,
Captivent si bien ma franchise,
Que penser à les rompre, est manquer de raison :
Et je sçay que mon ame est si fort asservie
Qu'il faudra me resoudre à sortir de la vie,
Pour sortir de prison.

En vain j'ay recours à l'absence,
La triste douleur qui m'offense
Devient plus violente, en cet esloignement ;
Le desir de la voir me presse et me travaille ;
Et cet astre des cœurs, en quelque part que j'aille
Me brusle esgallement.

Amours de ses yeux adorables
Tire des traits inevitables,
Qui forcent les humains à les idolatrer :
O merveille facheuse et contraire à ma flame !
Ce Dieu paroist tousjours aux portes de son ame
Et n'y sçauroit entrer.

Elle est insensible et cruelle,
Mille amans soupirent pour elle,
Et nul devant ses yeux n'oseroit soupirer,
Nul à se declarer n'oseroit se resoudre;
Elle hait son Empire, et fait sentir la foudre,
A qui veut l'adorer.

Mes yeux moins discrets que ma bouche,
Parlent du tourment qui me touche,
Et decouvrent un feu qui me doit consumer.
De leur peu de respect l'orgueilleuse s'offense;
Mais pour les obliger desormais au silence,
La mort les va fermer.

P. S. C'est au moment même où l'on allait commencer le tirage de cet opuscule, composé à l'imprimerie depuis longtemps déjà, que la Bibliothèque de Caen a reçu le *Journal des Savants* de novembre et décembre 1857. Ces deux cahiers renferment la suite du travail de M. Cousin sur la *Clef inédite du Grand Cyrus*, mais non encore cette clef elle-même. Cependant, par un heureux hasard, j'y ai trouvé la confirmation de ma conjecture. Le dernier article est sur l'hôtel de Rambouillet, ce rendez-vous fameux de tout ce qu'il y avait de plus galant à la Cour et de plus poli parmi les beaux esprits du siècle. « Pour comprendre » la douceur de cette société, dit Mlle de Scudéry, il » faut faire un léger crayon de ceux qui la compo- » soient, j'entends de ceux qui étoient amis particu- » liers, car il seroit trop long de parler de ce grand » nombre d'honnêtes gens qui se rencontrent chaque » jour au palais de Cléomire. Si je l'entreprenois, il » faudroit que je vous fisse plus de portraits qu'il n'y » a de statues d'or et d'argent dans les trésors de » Crésus; de sorte que, me renfermant dans des bor- » nes plus étroites, je vous ferai seulement la peinture

» de cinq ou six de ceux qu'on y estime le plus, et » qui sont en effet les plus dignes d'être estimés. » M. Cousin donne les noms de ces glorieux privilégiés, Montausier, Godeau, Conrart, Chapelain, et parmi eux il cite « le *jeune et beau neveu de Malherbe, M. de Chandeville, qui mourut à la fleur de l'âge, ayant à peine eu le temps de montrer le plus brillant esprit et de donner de grandes espérances.* »

FIN.

Cet opuscule, tiré à petit nombre, se trouve
à la Librairie Normande de
Legost-Clérisse
à Caen.

PUBLICATIONS NORMANDES.

SOUVENIRS DE L'INSURRECTION NORMANDE, dite *Fédéralisme*, en 1793; par M. Fréd. VAULTIER. Pub avec Notes et Pièces justificatives; par M. G. MANCE 1 volume in-8°. 5

CAEN, Précis de son Histoire, ses Monuments, son Co merce et ses Environs; par G.-S. TREBUTIEN. Secon édition. 1 volume in-18 jésus. . . . . 1 fr.

CHANSONS DE RAOUL DE FERRIÈRES, Poëte Ang Normand du XIIIe siècle. In-16 gothique (rare). . 5

L'ÉTABLISSEMENT DE LA FÊTE DE LA CONCEPTI NOTRE DAME; par WACE. Publié pour la première f d'après les Mss. de la Bibliothèque du Roi, par G. MANC et G.-S. TREBUTIEN. 1 volume in-8°. 7

LA MORT DU ROI SWEYNE, en vers du XIVe siéc publiée pour la première fois d'après le Ms. de la Bibli thèque d'Avranches, par l'Editeur du *Roman de Robe le-Diable*. In-16, gothique. 2

ŒUVRES POÉTIQUES COMPLÈTES d'Alphonse LE FI GUAIS. 4 volumes in-8°. 20

HISTOIRE DU CANTON D'ATHIS (Orne), précédée d'u *Histoire du Protestantisme en Normandie*; par M. DE FERRIÈRE. 1 volume in-8°. 7

PQ
1735
C68Z84

Scudéry, Madeline de
Portrait de Éléazar
Chandeville

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY